N° 10. (1re ANNÉE.) 15 OCTOBRE 1829.

# L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFOREST, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 15 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

## FABRIQUE DE VICES ET DE CRIMES A L'USAGE DES GOUVERNEMENS.

« Nous attachons trop d'importance à la *forme* des *gouvernemens*, disait Saint-Simon : il semble que toute la *politique* soit concentrée là, et qu'une fois la division des pouvoirs bien établie, tout soit organisé le mieux du monde.

» Il y a en Europe, ajoutait-il, deux peuples qui vivent sous le pouvoir absolu d'un seul; ce sont les Danois et les Turcs. S'il y a quelque nuance à marquer, c'est qu'en Danemarck le despotisme est plus fort qu'en Turquie, puisqu'il y est légal, *constitutionnel*; et cependant sous la même *forme de gouvernement*, quelle différence dans la condition des gouvernés? Il n'y a pas de peuple plus malheureux, plus vexé, plus battu, en un mot plus injustement et plus chèrement administré que le peuple turc; tandis qu'il n'en est pas un seul chez qui la liberté soit de fait plus étendue qu'en Danemarck, il n'y en a pas un seul, sans en excepter l'Angleterre, chez qui le pouvoir arbitraire se fasse moins sentir, chez qui l'administration soit moins coûteuse. D'où vient cette différence? Ce n'est pas, sans doute, de la *forme des gouvernemens*, puisque cette forme est la même de part et d'autre. Il faut donc que la tyrannie ait une autre cause, et cette cause la voici : toute proportion gardée, le roi de Danemarck est le plus pauvre des princes de l'Europe : le grand-seigneur est le plus riche de tous, puisqu'il est en Turquie le seul *propriétaire*, comme le seul maître.

» Cet exemple est la preuve que la loi qui constitue les pouvoirs et la *forme* du gouvernement n'est pas aussi importante, qu'elle n'a pas autant d'influence sur le bonheur des nations, que celle qui constitue les propriétés, et qui en règle l'exercice. » (*L'Industrie*. Tom 4. cah 1. chap. 1)

L'Angleterre est là pour attester cette vérité : l'Angleterre [illegible] fière de ses formes gouvernementales, bien qu'elles ne puissent la garantir de l'excès de corruption et de misère qui la ronge! A l'appui de cette remarque, aussi incontestable qu'elle est affligeante, et que nous avons déjà reproduite plusieurs fois, nous citerons aujourd'hui un article intitulé : *Fabrique de vices et de crimes à l'usage des gouvernemens*; c'est un emprunt que nous faisons à la *Revue Britannique*, qui a extrait elle-même ce morceau remarquable d'un livre, publié récemment à Londres, sous le titre de *Babylone la Grande*.

« A mesure que Londres s'agrandit, que de nouveaux palais s'élèvent dans son sein, des vices nouveaux viennent s'y loger. Une gigantesque corruption en occupe toutes les avenues; les instrumens de la loi ne suffisent plus à l'exécution de leur devoir; les colonnes des journaux s'élargissent pour contenir une faible partie de ces annales de la perversité. Si la postérité nous juge d'après ces feuilles quotidiennes, où se trouvent consignés tant d'horribles méfaits, elle croira que le crime eut des autels en Angleterre, et que cette civilisation, si vantée, ne fut qu'un gouffre d'infamies basses et sanglantes.

» D'où vient ce déluge de vices? n'avons-nous pas des prédicateurs, des législateurs pour nous punir, des sociétés pour la répression des crimes, des asiles de bienfaisance, des surveillans du jour et de la nuit, des espions et des aldermen, des juges, des avocats, des moralistes et des dramaturges? N'avons-nous pas la prison, le pilori, le carcan, le moulin, le gibet et ces vastes plaines de l'Australie toutes prêtes à absorber le rebut de notre population criminelle? Pendant l'année dernière, n'a-t-on pas quadruplé le nombre des églises, doublé celui des réverbères, ajouté de nouveaux statuts à notre vieux code? Nos watchmen ont-ils cessé de faire retentir les rues de leur cri monotone? Nos ministres de la loi sacrée ont-ils abandonné leur office? Non, tout se perfectionne; les inventions utiles abondent; les livres nouveaux pullulent. Bentham et Cobbett écrivent; Wordsworth et Southey moralisent; ce qui n'empêche pas les gens de police d'amener chaque jour dans les filets de Bow-Street de nouveaux coupables, non par groupes, mais par fournées. Nous sommes le grand peuple, le peuple libre, le peuple éminemment moral, et cependant une voix lugubre et universelle nous répète incessamment ces tristes paroles : *le crime augmente! le crime augmente!* D'année en année le budget de nos crimes grossit, et, plus nous opposons d'obstacles à ce progrès désastreux, plus les méfaits qui pullulent autour de nous se moquent de nos efforts et rient de nos lois, de nos sermons, de nos magistrats et de nos supplices.

» Je serais tenté de croire qu'il y a là-dedans quelque étrange *mal-entendu*. Au lieu de nous rendre moraux, toute cette discipline sociale, si admirée, ne nous rendrait-elle pas immoraux? Lois, sermons, et mesures prohibitives, ne feraient-ils pas naître le vice qu'ils veulent réprimer? C'est ce que nous allons examiner avec soin.

» A Londres, où les crimes contre les propriétés sont presque innombrables, le vol est le péché universel, les crimes contre les personnes sont beaucoup plus rares. Si l'on cherche le motif secret de cette proportion inégale dans la

statistique des méfaits, on reconnaîtra qu'elle a sa source dans le caractère même des habitans, dans leurs occupations habituelles et dans leurs passions secrètes. Amasser! voilà le code, la bible, l'unique vœu d'un Anglais : né à Londres, où, dès qu'il l'habite, la cupidité s'empare de lui; doué d'un tempérament froid et d'un esprit calculateur, il n'est pas agité de ces violentes émotions, qui chez les peuples du midi rendent l'homicide si commun. La vengeance, la haine, l'amour, passion qui pousse au meurtre un Italien ou un Espagnol, ont peu de prise sur une ame anglaise. Aussi le marchand de Londres, le gueux de nos carrefours, le voleur de nos grands chemins, n'assassinent-ils qu'à la dernière extrémité. John Bull, pris en masse, est susceptible de passions ardentes; comme nation, il est terrible; individuellement, c'est un être massif, solide, imperturbable; calculant, marchandant, économisant, ami de ses aises, gourmand plutôt que gourmet, indifférent à tout, et paisible dans son égoïsme. Ses fautes et ses crimes viennent de cupidité, d'avarice et de froideur d'ame. Arrivé à Londres sans y connaître personne, ayez soin de ne pas faire sonner vos écus, et de ne pas afficher ce luxe qui éveille la convoitise, vous pourrez y vivre dix années entières sans que personne ait pris garde à vous. C'est le pays du monde où l'homme a le moins de sympathie pour son semblable : dans les rues de cette moderne Babylone, chacun suit son chemin sans regarder autour de soi; vous seriez blessé mortellement, et vous couvririez de votre sang fraîchement repandu le pavé de Bond-street que nulle ame charitable ne vous offrirait du secours. Mais aussi, grâce à cet imperturbable égoïsme, vous pourrez parcourir les rues les plus désertes ou les plus populeuses de la même ville, et fussiez-vous revêtu du costume africain, japonais, ou cochinchinois fussiez-vous ridicule, bossu, couvert de haillons, personne ne vous remarquera.

Il arrive que la même cupidité, le même désir de faire de l'argent, qui règnent dans toutes les classes de la société anglaise, donnent naissance, dans les classes inférieures, à des crimes épouvantables, à des meurtres, à des empoisonnemens. Mais c'est presque toujours dans les provinces et non dans la capitale que ces terribles scènes ont lieu. A Londres, la facilité de voler sans tuer, de cacher ce qu'on a volé et de le revendre ensuite, est trop grande pour que le voleur ait souvent recours à la violence, qui exposerait sa propre vie. Londres est le paradis des filoux. C'est là que le vol est une profession lucrative, un excellent métier, où le profit se joint à la gloire..... Certes, une société ainsi organisée doit être en butte à de graves reproches. Quoi! rester pauvre et honnête est impossible dans une ville comme Londres. Parcourez les rues de cette grande cité, combien de milliers d'hommes n'y rencontrerez-vous pas, dénués de patrimoine et d'industrie, forcés à vivre d'intrigues et d'aumône, sans espérances, sans but, sans idée fixe! Ils flottent, pour ainsi dire, à la surface de cet océan orageux, navires démâtés, qui n'ont ni voiles ni rames, ni ancres, ni cordages. Tous leurs efforts pour se procurer un moyen de subsistance ont été vains; personne ne prend garde à eux. Peut-être ont-ils occupé une position honorable, et joui, sans prévoyance, des plaisirs de la vie. Un revers subit les a mis sur le pavé. L'isolement, le dénuement où ils se trouvent, ont quelque chose de cent fois plus horrible, que la situation du voyageur égaré dans une forêt vierge d'Amérique. Au moins, ce dernier peut-il arracher à la terre quelques racines qui soulageront sa faim, au moins, peut-il briser un rameau de chêne pour se défendre contre les bêtes feroces. Mais dans une grande ville, chaque pouce de terrain a son possesseur, chaque morceau de fer ou de bois appartient à quelqu'un. Il ne reste à l'homme jeté dans cette solitude populeuse, que l'air épais et brumeux qui couvre la ville, le sol glacé qu'il foule, et l'eau noirâtre de la Tamise; il peut choisir son genre de mort, ou voler son prochain, en attendant que les assises prochaines le débarrassent de la vie. S'il n'appartient à aucune paroisse de Londres, personne ne lui donnera un morceau de pain. L'indignation ne s'empare-t-elle pas de toute ame bien née, quand on réfléchit à ces institutions qui disent à l'homme pauvre et sans ressource : *Sois criminel, ou meurs de faim.* »

Ce tableau, qui n'a rien d'exagéré dans tout ce qu'il retrace de plus attristant pour les amis de l'humanité; ce tableau n'a pas besoin d'explication. Il fait ressortir, sous des formes effrayantes, la vanité du mécanisme gouvernemental et son peu d'influence sur le bonheur des nations, là où l'organisation intime de la société, ses croyances religieuses et ses lois sur la propriété sont impuissantes à garantir la moralité et la prospérité du peuple. Puissent les hommes qui poursuivent de bonne foi l'amélioration du sort des classes les plus nombreses et les plus pauvres, et dont la philantropie sincère a été dupe jusqu'ici du parlage libéral des anglomanes et de tous les publicistes qui placent la source de la félicité publique dans la consécration de certains mots, l'adoption de quelques formules, la pondération et la combinaison des pouvoirs; puissent ces hommes sentir enfin le vide des théories qui se résolvent en paroles et qui ne peuvent rien contre les faits les plus désastreux, la misère et la perversité! C'est à ces ames généreuses, douées d'une véritable sympathie pour les masses populaires que s'adresse surtout la doctrine de Saint-Simon, seule capable de féconder leur dévouement et de rendre leurs efforts efficaces.

---

## LE SABRE ET LE RABOT.

De quel esprit de vertige sont donc frappés les hommes qui nient et repoussent la progression dans les choses humaines, sans s'apercevoir qu'elle n'est que la réalisation des volontés divines? Impies, sous un masque usé de religiosité; payens endurcis, malgré leur profession extérieure de christianisme, ils disputent insolemment à leurs frères le don le plus précieux que le ciel ait fait au genre humain, la faculté de se rapprocher incessamment de la perfection divine par son développement progressif sur la terre; et dans cette négation audacieuse, ils n'ont pour but que de conserver le droit d'opprimer par la force, comme aux beaux jours du polythéisme, ceux qui opposent à leurs prétentions surannées la venue de la loi de grâce, et le triomphe croissant de l'esprit de paix et de charité sur le génie de la destruction et des conquêtes sanglantes.

Déplorable aveuglement des partisans de la rétrogradation. C'est bien d'eux qu'il a été dit : *ils ont des yeux, et ils ne voient point! ils ont des oreilles, et ils n'entendent point! ils ont des pieds, et ils ne marchent point!* Après dix-huit siècles écoulés depuis la promulgation de la doctrine qui a retiré l'appui de la religion à la violence, et promis l'empire du monde à l'amour, ils parlent de la suprématie du glaive, comme si la *bonne nouvelle* n'était pas arrivée ; ils brandissent fièrement le sabre, comme si le libérateur universel ne l'avait pas condamné à rester dans le fourreau, comme si la société laborieuse et pacifique, émancipée par l'Evangile, devait subir encore les dures conditions du traité que César imposa à l'église naissante ; comme si la justification forcée et passagère des habitudes meurtrières, contractées par le genre humain, sous l'idolâtrie et le paganisme, pouvait avoir aujourd'hui quelque valeur! Dépouillés de toute faculté sympatique à l'égard des générations qu'ils ont la folle ambition de diriger, sans cesser de rester bien loin derrière elles, ils ont compris que le glaive et la terreur étaient les seuls moyens de succès éphémères qui leur fussent offerts à défaut de puissance morale, et ils se sont faits les courtisans des gens de guerre ! et tout couverts des insignes du catholicisme, ils ont reporté leur encens aux autels de Bellone et de Mars! et ils ont évoque le fantôme de l'aristocratie laconnienne et du patriciat romain, pour exalter encore les *superbes* que le christianisme est venu humilier, et pour flétrir les *humbles* qu'il a réhabilités et affranchis! Les *Ilotes* ont-ils osé dire dans leur démence, les *Ilotes furent les industriels de l'antiquité : c'en est assez pour que le travail imprime à l'homme une tache ineffaçable*! Que ne réclament-ils en entier l'héritage de l'olygarchie de Lacédémone! Aussi bien les classes laborieuses, issues de l'ilotisme, en seraient-elles quittes à trop bon marché, envers les nobles successeurs des Spartiates, si, se bornant à rappeler la honte de leur origine, on leur faisait grâce du droit de vie et de mort qui pesa sur les anciennes races esclaves!

Mais pourquoi l'ironie, quand il ne doit y avoir de place en notre ame que pour l'indignation? La navette et le rabot, symboles du travail, avilis au 19e siècle, de par les traditions barbares de l'enfance du genre humain, et au nom d'un système social dont l'abolition restera jusqu'à la fin des tems comme la trace la plus glorieuse du passage du Christ sur la terre! Les insensés! ils ne voient pas que cette ancienne organisation, qu'ils citent avec une sorte de prédilection révoltante, ne fut qu'une des premières, et par conséquent des plus dures épreuves auxquelles Dieu voulut assujettir notre espèce pour l'élever graduellement vers lui ; que le terme de cette épreuve a été marqué depuis long-tems par le développement successif des desseins providentiels, par le don de l'Evangile; et que la loi divine a plus fait que d'ennoblir le travail, puisqu'elle l'a sanctifié : *qui travaille prie* (1).

Sans doute, la suprématie du pouvoir militaire a eu sa raison légitime ; sans doute, elle fut un instant dans les voies de Dieu : s'il en était autrement, comment expliquer sa longue existence, à moins d'attribuer à la fatalité une certaine part dans le gouvernement du monde? C'était le tems où la sauvagerie native de l'homme rendait l'emploi de la force brutale incessamment nécessaire au maintien de l'ordre, où les conquérans jouaient à leur insu le rôle de civilisateurs, où l'exercice des arts paisibles n'était possible que sous la protection de l'art de la guerre. Alors, la navette et le rabot durent accepter la prééminence du sabre, quoiqu'elle fût souvent oppressive. Mais, à mesure que les progrès sociaux ont fait disparaître de plus en plus ces nécessités temporaires, que le cercle de l'association politique s'est agrandi, que les relations d'individu à individu et de nation à nation ont pris un caractère moins barbare, l'importance du patronage militaire n'a cessé de décroître, et son intervention, rejetée hors du plan providentiel par le fondateur de la charité évangélique, ne s'est prolongée que comme une affligeante conséquence des derniers vestiges de paganisme, qui se faisaient remarquer encore dans les mœurs des peuples, sous le règne spirituel de la loi chrétienne. Et quand la volonté d'en haut, qui se manifeste solennellement dans toute la suite des siècles, nous commande aujourd'hui d'effacer entièrement ces vestiges, par l'adoption du nouveau christianisme et par son application, trop long-tems retardée, à l'organisation de la société temporelle; quand elle nous montre la possibilité et la nécessité de cette disparition totale, dans l'état de notre civilisation actuelle et dans les exigences les plus prochaines de l'avenir, il se trouve des hommes qui écrivent, parlent, agissent, comme si le polythéisme, avec ses sacrifices sanglans et ses classifications odieuses, allait surgir tout entier de ses ruines (1), pour dénier à l'humanité ses progrès, et à la divinité sa sagesse et sa bonté infinies. La destinée de ces aveugles incurables, qui ont le malheur de se complaire dans leur cécité, et qu'il faut se contenter de plaindre, malgré leur résistance sacrilége à l'amélioration successive et providentielle de la grande famille humaine, leur destinée terrestre est de mourir, la menace à la bouche et le dédain sur les lèvres, accablés sous le poids du sentiment de leur impuissance. Jusque-là, nous devons prouver à ces derniers sectaires d'une religion qui déifiait l'orgueil, la vengeance et la terreur, que nous professons, nous, une religion de miséricorde et d'amour, en nous résignant à tous les excès de leur agonie, et en ne répondant que par des accens de pitié et de charité, à l'expression convulsive de leur opiniâtreté, symptôme infaillible d'une fin prochaine.

(1) « Un jour viendra où les lances et les épées seront converties en socs de charrue. » (Isaïe.)

(1) « Qu'Aristote, dit M. Ballanche, classe l'espèce humaine en différentes catégories ; que Platon et Aristote trouvent la noblesse et l'esclavage des institutions essentiellement naturelles, cela ne m'étonne point ; mais que ces catégories se soient perpétuées sous la loi chrétienne, et qu'après que l'esclavage et la servitude ont disparu, l'on veuille perpétuer une distinction par la naissance, et continuer de dire qu'il y a une nature noble et une nature plébéienne, ou, en d'autres termes, deux essences humaines, c'est une théorie frappée de désuétude et devenue factice, qui n'est appuyée d'aucune croyance, qui est contraire à tous nos instincts actuels, que la force seule peut prolonger au-delà de son existence vraie. Il n'y a plus de nobles que des individus et non des races, et ces individus nobles sont ceux qui s'élèvent au niveau du progrès social ; il n'y a plus de plébéiens que les individus en arrière de ce progrès. » (Palingénésie sociale. Tome I, page 250.)

## LA QUOTIDIENNE CHERCHE A ÉCHAPPER AU REPROCHE DE MATÉRIALISME POLITIQUE.

Moins payenne que la *Gazette*, quoiqu'elle ait aussi son faible pour les moustaches, et ses dédains pour la navette, *la Quotidienne* semble avoir éprouvé quelque honte de son *matérialisme politique*. Elle veut bien reconnaître que la base légitime du droit de gouverner, *c'est l'intelligence*. Seulement, comme il ne faudrait pas que, de la hauteur de ce principe, on prononçât la déchéance des vieilles notabilités qu'elle affectionne par dessus tout, elle se hâte d'échapper aux conséquences que l'on pourrait tirer de son aveu, en ajoutant : « Mais il faut à l'intelligence une expression matérielle, et il n'en est pas de moins inexacte que la propriété. »

Pauvre intelligence! à peine couronnée, on la détrône! Ne valait-il pas mieux continuer de la mettre à l'écart, et de la laisser dans l'oubli, que de l'appeler aux débats des créneaux contre les comptoirs, pour lui faire sentir sa nullité politique, pour lui apprendre qu'elle n'a de valeur dans la cité que là où on la suppose, et non point où elle est réellement? Que lui importe, en effet, cette grande controverse sur le point de savoir si, toujours méprisée dans sa nudité, elle sera fictivement logée dans la tête d'un riche campagnard ou d'un opulent citadin? Que signifient ces hommages qu'on lui envoie à l'adresse de gens dont elle ignorera peut-être à tout jamais la demeure? Veut-on faire d'elle un agent moralement responsable des bévues que pourront commettre les supériorités factices chez lesquelles on exige qu'elle soit censée avoir élu domicile? Mais en dépit de toutes les hypothèses que les matérialistes de nuances diverses pourront imaginer, et que la législation pourra consacrer, l'intelligence saura bien quand il le faudra repousser cette solidarité arbitraire, par la preuve la plus éclatante de son *alibi*.

Misérable sophisme des publicistes de partis et de circonstances! ils n'osent admettre l'absurdité en principe, et ils s'efforcent de revenir à elle dans l'application. D'une manière ou d'autre, il faut pour eux que la matière domine la société, si ce n'est en vertu d'un droit direct, du moins comme représentant légal et obligé de la faculté à qui ce droit appartient. Mais l'intelligence est-elle réellement inhabile à se produire sans l'intervention de cette espèce d'*avoués d'office* qu'on lui nomme? a-t-elle manqué de répondre à l'appel quand on s'est adressé directement à elle? N'est-elle pas toujours, et de plus en plus apte à exercer ses droits par elle-même? Catholiques de *la Quotidienne*, consultez les annales de cette société chrétienne dont vous vous dites membres fervens et dévoués. Y voyez-vous qu'on ait été obligé de recourir à des fictions pour placer la capacité spirituelle au sommet de la hiérarchie, et qu'on ait donné à l'intelligence une expression matérielle pour pouvoir la reconnaître et la proclamer? Non sans doute. Les chefs de la cité universelle, les dépositaires du pouvoir qui civilisa l'Europe féodale n'eurent pas besoin d'exhiber la cote de leurs contributions pour prouver qu'ils étaient dignes de remplir cette grande mission, pour se faire obéir et vénérer des peuples. Des rangs les plus humbles, des classes les plus pauvres, le mérite put surgir, et s'élever aux premiers degrés de la hiérarchie apostolique. On ne demanda point aux Ambroise et aux Athanase, aux Fléchier et aux Bossuet s'ils avaient de la naissance ou de la fortune; et le pâtre de Montalte put monter au trône pontifical, sans prouver qu'il était devenu capitaliste en terres ou en argent.

Mais, dira-t-on, vous citez là une société essentiellement spirituelle, dont les statuts seraient inapplicables à l'ordre temporel. Cette objection aurait quelque valeur, si l'ordre temporel devait toujours reposer sur la force militaire qui présida à l'établissement des monarchies du moyen âge. Il est évident que là où l'activité matérielle de la société serait absorbée par la guerre, où les arts pacifiques n'auraient qu'une existence subordonnée à la protection des hommes d'armes, l'intelligence aurait bien peu à faire dans le règlement des intérêts temporels; mais si la société de l'avenir doit être aussi paisible que l'église chrétienne, si elle doit avoir aussi le sang en horreur, si elle est destinée à développer et à réaliser politiquement ce que l'Evangile prescrit sur l'amour du prochain; si les progrès sociaux nous conduisent, selon la parole de notre maître, à la promotion de la classe la plus laborieuse et la plus pacifique, et à la subalternisation de la puissance militaire, il n'y aura plus nécessité de maintenir la hiérarchie sur une base féodale, d'accepter les supériorités factices, dérivées du droit du plus fort, et de repousser l'intervention directe du mérite et de l'intelligence : alors les aptitudes réelles pourront obtenir une classification logique dans l'état, et se faire substituer aux aptitudes fictives.

Sans doute, c'est aux capacités de l'ordre matériel que devra être remise la gestion des intérêts du même ordre. Seulement, ce n'est pas la matière qui déterminera la capacité, comme le réclament obstinément la *Quotidienne* et force gens qui la traitent de radoteuse incorrigible; ce sera plutôt l'étendue de la puissance qui agira sur la matière (1) : en d'autres termes, l'administration temporelle ou industrielle cessera d'être dévolue aux oisifs, à raison de la possession fortuite des capitaux fonciers ou métalliques, pour être attribuée aux hommes intelligens qui exploiteront ces capitaux, et qui accompliront, à force de soins et de labeur, les vues de la Providence sur le développement de la fécondité de la nature extérieure, et sur l'application de ses produits à l'amélioration continue du sort de l'espèce humaine.

P. M. L.

(1) La possession de la matière sera déterminée elle-même par l'étendue de cette puissance, par la capacité industrielle.